

*Une invitation aux deux infinis
En forme d'hommage à Blaise Pascal*

Jour 1 : lundi 24 octobre 2011

- I- Un infiniment grammatical: Colette Bodelot, *Une question rhétorique au service de l'anti- arianisme luciférien*, 9 heures-30- 10 heures 15
- II- Un infiniment syntaxique : Annick Stoehr-Monjou, *La rhétorique dans les poèmes politiques de Sidoine Apollinaire*, 10 heures 15-11 heures.
- III- Un infiniment descriptif : Rémy Poignault, *Théodoric dans la lettre I, 2 de Sidoine Apollinaire*, 11 heures-11 heures 45.

PAUSE DEJEUNER

- IV- Assemblée générale de la CNARELA, 13 heures 30- 15 heures 30
- V- Visite du musée départemental de la céramique à LEZOUX.

Jour 2- mardi 25 octobre 2011

- I- Un infiniment précieux : Sandrine Dubel et Anne-Marie Favreau-Linder, *La civilisation de la παιδεία enseignement rhétorique, culture et littérature sous l'empire*, 9 heures-10 heures.
- II- Un infiniment révélateur : Florence Bouet, *La Bible grecque des Septante : traduction ou interprétation ? Réflexion à partir de quelques versets des Psaumes*. 10 heures 30-11 heures.
- III- Un infiniment inconnu : *de auditu* György Németh, *Les tablettes de défexion*, 11 heures 15- 12 heures 15.

PAUSE DEJEUNER

- IV- Un infiniment surprenant : *de visu* au musée Bargoin 14 heures-16 heures: György Németh, *Les tablettes de défexion*.
- V- Un infiniment expressif : Jean- Claude Gaudiat (remplacé), *Collections permanentes arvernes au rez-de-chaussée*.
- VI- Un infiniment étonnant : Chantal Lamesh-Surre, *Les ex-voto de la période gallo-romaine trouvés à la source des Roches à chamalières*.
- VII- Un infiniment controversé : Micheline Decorps, *Hypatie et la transmission du savoir scientifique grec*. François Berger, *En guise d'introduction au film d'Alejandro Amenábar, Agora*. 16 heures 30- 17 heures 30
- VIII- Un infiniment passionnant : Alejandro Amenábar, *Agora*. 17 heures 30- 20 heures.
- IX- Débat.

Chaque conférence fait l'objet d'une distribution d'exempliers. (Ces exempliers sont remarquables, références bibliographiques précises mais surtout citations sur lesquelles travaillent les intervenants, notamment lorsqu'il s'agit de sujets allant dans le détail linguistique tels que le travail sur « *quomodo* », celui sur la traduction de la *Septante*, celui sur le portrait de Théodoric ou celui sur les techniques rhétoriques– je peux scanner et envoyer ceux qu'on désirerait si on me donne les coordonnées e-mails).

Une invitation aux deux infinis
En forme d'hommage à Blaise Pascal

Jour 1 : lundi 24 octobre 2011

I- Un infinement grammatical: Colette Bodelot, *Une question rhétorique au service de l'anti-arianisme luciférien*, 9 heures-30- 10 heures 15

Minute méthodologique :

Mise en contexte :

1- Un peu d'histoire :

a- un déroulé de dates :

- Après les conquêtes d'Alexandre, naissance d'une nouvelle culture qui fait fusionner, débattre et dépasser les éléments fondateurs de la culture grecque, des cultures traditionnelles orientales et égyptiennes et de la culture judaïque. La langue grecque et la Παιδεία (cf 1^o intervention de mardi et présentation du film, dernière intervention de mardi)

- la nouvelle situation génère des inquiétudes favorise des courants nouveaux à l'intérieur du judaïsme. On peut citer les Zélotes attachés aux traditions et à la spécificité du judaïsme (le mot « zèle » est issu du grec ζήλος-ους : l'ardeur, la passion jalouse et possessive). On peut citer les Esséniens auxquels on rattache peut-être l'enseignement de Jean-Baptiste dont le « baptême » avait pour fonction d'enlever les péchés et, par là même, de se substituer aux sacrifices dont la valeur était d'obtenir par le prix de ce qu'on sacrifiait (enfants, animaux, prémices des récoltes et des troupeaux) le pardon des dieux.

- c'est dans ce contexte que surgit la pensée d'un nouveau « sage », Jésus, qui prône un enseignement fondé sur l'amour du Père et promet une rédemption par un dernier sacrifice, celui de son fils, définitif et anagogique. Ce « messie » (envoyé de Dieu de l'hébreu « *mâschiakh* » qui veut dire « oint », « frotté de l'huile sainte qui indique que Dieu l'a choisi comme libérateur de son peuple, c'est l'équivalent du mot grec Christ (χριστός = oint, frotté d'huile sainte donc choisi par Dieu). Cette dernière secte connaît un succès notoire auprès des Juifs les plus hellénisés, vers Antioche en Syrie. C'est par la diaspora juive que cette secte atteint le monde grec et le monde non juif. Dans le monde grec la pensée monothéiste rencontre le désir philosophique d'unité première, de cause première et de monde des Idées, elle croise aussi la pensée éthique des Stoïciens avec la volonté de préférer chez l'homme sa spiritualité qui le rapproche du divin à son animalité qui le fait appartenir au monde des animaux, entre esprit et matière, il doit choisir l'esprit.

- la secte connaît une diffusion rapide dans le monde romain, notamment grâce aux ports, au commerce, aux échanges divers (cf Ostie, Herculaneum...) Non seulement la secte plaît aux élites cultivées mais elle séduit aussi les humbles, les esclaves et les femmes pour l'espérance d'égalité après la mort qu'elle offre. De surcroît, tout en suivant un parcours initiatique largement inspiré des différents cultes à mystères du monde gréco-oriental, le nouveau culte s'affiche ouvert à tous ne nécessitant aucune initiation secrète.

→ Les Chrétiens : une religion parmi tant d'autres : culte d'Eleusis, culte orphique, culte d'Hermès Trismégiste, culte de Dionysos, culte de Mithra, culte d'Isis, culte de Cybèle, culte de la déesse –mère de Sélinonte....Ils se nomment d'ailleurs avec un pluriel identitaire bien avant que n'advienne le terme englobant de « Christianisme ».

→ Une religion qui gêne par le refus des Chrétiens de prêter serment sur la divinisation de l'empereur après sa mort, incompatible avec le monothéisme judéo-chrétien.

b- arrêt sur image : de la religion suspecte à la religion d'état : le IV^o siècle après J.C.

- En 313, l'Empereur Constantin se convertit et par l'édit de Milan il **autorise** la pratique du culte chrétien.

- fin du IV^o siècle, l'Empereur Théodose **interdit** la religion païenne et **impose** la seule religion chrétienne. Les cultes païens subsistent longtemps dans les campagnes sous forme de diverses superstitions.

- peu à peu le culte **s'organise** : le dernier repas du Christ devenu symbole de la Passion et de sa Rédemption consacre la métamorphose du « sacrifice » en « agapè » (en grec ἀγάπη au singulier veut dire « tendresse, compassion, amour partagé » mais au pluriel – et le glissement de sens est intéressant -- ἀγάπαι signifie le repas fraternel : ainsi, d'une part, le sacrifice est-il devenu symbolique : on ne tue plus un être humain ou un animal mais on « mange » du pain, on « boit » du vin, deux actes d'incorporation et d'innutrition sans effusion de sang puisque ce sont deux nourritures végétales (blé – vigne) ; d'autre part, le repas partagé est certes fait pour signifier l'offrande à Dieu, mais aussi pour montrer cette autre transformation, celle des hommes devenus dans la douleur, humains, bons, généreux, heureux de partager leur sort dans la communauté. Cette réitération de la Cène s'est d'abord faite chez des particuliers au gré de la diffusion discrète et petit à petit plus ostensible de la nouvelle religion. [Ainsi, à Rome, **Sainte Pudentienne**, église paléochrétienne fut élevée sur le site de la « villa » du sénateur Pudens où le sénateur nouvellement converti et ses filles, Pudentienne et Praxède, pratiquèrent d'abord leur culte ; on peut aussi citer **Sainte Sabine sur l'Aventin** ou les « domus » du mont Celius, sous l'église Saint-Jean et Saint-Paul, construite en 398 se trouvent les traces d'une « domus » privée du second siècle]. Ce n'est que progressivement que se structura la « messe » comme un « drama » avec ses cinq parties : « *introibo* » ou entrée joyeuse faite pour l'adoration, *credo* ou liturgie de la parole qui fait alterner les prières fondamentales, la lecture et le commentaire des textes sacrés, la liturgie de l'eucharistie répartie ou « *offertoire* » et « *consécration* » qui implore la réitération de la Cène et rappelle le sacrifice du Christ. Vient alors la *communio* ou la participation des fidèles à ce repas partagé symbolique pour que chacun ait sa part de rédemption et de pureté recouvrée et s'achève dans l'action de grâce, la prière de remerciement. Enfin vient l'allégresse de la *sortie* et la « mission » de la « messe » : les nouveaux rachetés doivent aller à leur tour porter la « bonne nouvelle », l'évangile (ἐν ἀγγελία). **Il faut attendre le quatrième siècle pour que les Chrétiens, désormais admis et prosélytes, adoptent le lieu profane qu'était la basilique** (à l'origine halle couverte sur les forums où l'on se réfugiait en cas d'intempéries mais surtout où se tenaient les représentants de justice : la foule défilait donc devant eux pour faire connaître ses plaintes et ses différends ; les trois nefs avaient pour fonction l'écoulement régulier de la foule d'abord vers les magistrats puis leur sortie par les bas côtés).

2- un peu de définitions religieuses : controverses et sectes chez les premiers chrétiens. Parler d'hérésie n'a de sens que lorsque, devant la multiplication naturelle du questionnement et des controverses posés par la Révélation du Dieu unique et l'existence de son « Fils », l'Eglise donna une forme définitive à ses fondements théologiques sous forme de « dogmes ». S'en écarter devint donc hérétique. Chaque dogme est l'occasion sinon la cause d'une hérésie.

- l'église naissante dut d'abord lutter contre le Judaïsme rabbinique, notamment celui de Jammia où se rassembla une partie de la communauté après la destruction du Temple en 70 et contre la contradiction entre ceux qui se pensaient comme d'abord héritiers de l'Ancien Testament ensuite convaincus de l'existence d'un , « messie » attendu et ceux qui, avec Saint Paul après Damas, se pensaient émancipés de l'Ancien Testament, prêts à convertir les « gentils » (= les autres nations ou « gentes ») sans exiger d'abord leur conversion au Judaïsme.

- le Gnosticisme : entre 80 et 150, pensée dualiste presque manichéenne (le Mal est distinct du Bien, Dieu est étranger au mal).

→ Conséquence : dans l'Eglise chrétienne naissante cette hérésie contribua au renforcement du rôle des évêques et de la hiérarchie ecclésiastique pour contenir et diffuser un seul ensemble d'articles de Foi → Ignace d'Antioche fonde le premier « canon » de l'église.

- grandes controverses sur la nature de Jésus (humain ou divin ?), de Marie (immaculée conception = née d'une mère Vierge ou elle-même Vierge même dans la conception de Jésus, ou Vierge jusqu'à la conception de Jésus ?)

- l'Arianisme fondé à Antioche par le théologien Arius (256-336) : refuse le dogme de la Trinité et pose Dieu le Père comme supérieur au Fils et conteste la transsubstantiation.

→ Conséquence : en 325 : Toutes ces questions et leurs différentes réponses aboutissent au concile de Nicée qui formalise le *credo* (les termes de la Foi catholique), confirmé ensuite par le concile de Constantinople (381). Cette hérésie, naturellement non vécue comme une hérésie par ses propres croyants, fut sévèrement combattue par l'église occidentale mais se répandit profondément dans la pensée chrétienne de l'Europe centrale et orientale.

→ Conséquence seconde : les bases d'une controverse qui parcourut tout le IV^e siècle : Lucifer de Cagliari –évêché de Sardaigne -- a défendu strictement la foi définie par le Concile de Nicée et refusa le pardon aux Ariens. C'est le contexte dans lequel a lieu la polémique qui oppose Cagliari ultra rigide à l'égard des Ariens à l'évêque Constance, plus enclin au pardon pour ramener les « brebis galeuses » ariennes au sein de l'église. La controverse ne s'éteignit qu'en 362 avec le concile d'Alexandrie. Constance en arriva à exiler l'évêque intransigeant ce qui provoqua chez le rebelle nombre de pamphlets.

→ Conséquence tierce : Saint-Jérôme SE LANÇA DANS LA REDACTION D'UN TEXTE QUI TMOIGNE DE CETTE POLEMIQUE : *Débat entre un Luciférien et un Orthodoxe, Altercatio Luciferiani et Orthodoxi* – 370-420.

3- Les outils de la controverse : le débat, l'ironie. C'est dans ce contexte que s'inscrit l'évolution de l'emploi du mot « quomodo ».

A- Quomodo ou l'histoire d'un mot :

- **étymologie** : *quo modo* de l'indo européen **kwo modo* était un adverbe de manière. d'une manière telle que celle-ci ; de cette manière –
- **syntaxe** (d'après Ernout- Thomas, *Syntaxe latine*, Klincksieck, 1972, page 155 sqq). L'interrogatif *quomodo* était usuel pour marquer l'interrogatif « comment », « de quelle manière » ? Il remplaçait « ut » ou « qui », ancien ablatif utilisé surtout en poésie.

Minute méthodologique :
La question de l'interrogation.

Il y a deux sortes d'interrogations : interrogation totale et interrogation partielle et deux formes d'interrogations, interrogations directes (dans l'ordre du discours) et interrogations indirectes (dans l'ordre du récit). Chacune de ces interrogations peut être simple ou double, positive, alternative ou négative. Cela fait un certain nombre de cas potentiels.

	interrogation directe partielle		interrogation directe totale		interrogation indirecte
interrogation simple :	interrogation partielle porte sur un seul élément de la phrase (sujet/objet/circonstance//)	interrogation simple	interrogation totale porte sur l'ensemble de la phrase par conséquent sur le procès du verbe.	interrogation simple :	dépend d'un verbe principal de déclaration, d'interrogation ou de suspicion
pour identifier le sujet	Qui est venu ? Quis ? Quae ? Quid ? (cf grec τίς ;)	sur le procès du verbe sans préjuger de la réponse.:	est-il venu ? -ne (particule adjointe au premier mot de la phrase.	pour identifier le sujet	même interrogatif sans ponctuation directe et avec la concordance des temps
pour identifier le complément	qu'a-t-il fait ? Quem ? Quam ? Quid ?	sur le procès du verbe avec attente d'une réponse positive.	N'est-il pas venu ? (si) Nonne ? (etiam + reprise du verbe interrogé)	pour identifier le complément	idem
pour identifier une circonstance	quand est-il venu ? Cur ? Quamobrem ? Quare ? Ut ? Qui ? Quomodo ? Ubi ? Quo ? Unde ? Qua ? Quot ? Quotus ?	sur le procès du verbe avec attente d'une réponse négative	Est-il venu ? N'est-il pas venu ? (non) Num	pour identifier une circonstance	idem
interrogation double	Lequel des deux ? Uter... ?	sur le procès du verbe	Est-ce que...ou Utruman	interrogation double	idem

La question *quomodo* s'inscrit donc dans la logique de la structure grammaticale directe ou indirecte.

- ***Quomodo* ou une intonation particulière : chacun sait que le glissement stylistique de l'interrogation directe à l'interrogation indirecte suppose le passage du discours au récit et que ce dernier est filtré par le locuteur. Ce déplacement stylistique de l'interrogation elle-même au verbe introducteur permet d'infléchir le ton du discours indirect: l'entamer par le verbe « prétendre » au lieu du verbe « dire » ou du verbe « insinuer » au lieu du verbe « demander » jette le trouble sur le contenu du discours ou de la demande. Au fil des interrogatives indirectes l'ironie s'introduit. En grec elle est portée, entre autres, par la substitution de ὅτι remplacé par ὡς pour désigner des paroles rapportées ou des causes alléguées ou supposées.**
- ***Quomodo* porteur d'ironie, particulièrement à partir de l'époque impériale (Pétrone, Tacite, Suétone, Horace, Juvénal, Martial...)**

B- Usage luciférien de cet interrogatif.

Minute méthodologique :

Qui est Lucifer ? Du moins, ce

Lucifer –là ! Lucifer de Cagliari est connu pour avoir défendu strictement la foi du premier concile de Nicée, s'être opposé très fermement à l'Arianisme en refusant le pardon aux Ariens. Lucifer fut un évêque romain en Sardaigne et intransigeant sur le salut des âmes. De sa chaire de Cagliari, en Sardaigne, il fut le plus grand adversaire de l'arianisme, une "hérésie" d'Arius (prêtre qui vécut à Alexandrie - Egypte). L'arianisme réfutait deux thèses du dogme officiel que construisaient les premiers Papes : **transsubstantiation** (changement de « substance » du pain et du vin matériels au moment de la consécration en chair et sang du Christ.) et **dogme de la Trinité** (égalité d'essence entre Dieu le Père, Dieu le fils et Dieu- Saint Esprit). **Lucifer** doit son nom à celui de l'ANGE PORTEUR DE LUMIERE. Le nom de Lucifer pour toute l'époque romaine reste mélioratif -- notre évêque soutint donc **Athanase** (futur saint lui aussi) contre les tenants de l'arianisme, à commencer par l'empereur **Constantin** lui-même... Ce qui lui valut l'exil prolongé en Palestine, puis en Egypte (vers 354)... Il meurt vers 371 et un culte lui est presque immédiatement voué avec sanctification par acclamation. Il fut à l'origine du schisme "luciférien", courant religieux d'obédience chrétienne catholique, considéré comme sectaire et datant de la fin du IV^e siècle. Sa position s'opposait nettement à l'entrée des Ariens convertis au sein de l'Église. Ce courant a essaimé en Sardaigne, en Espagne, en Allemagne et en Palestine, mais il connut, malgré tout, peu de succès, si bien qu'à la fin du V^e siècle, il avait déjà disparu. L'évêque est parfois appelé *saint Lucifer* en raison d'une chapelle en son honneur dans la Cathédrale Sainte-Marie de Cagliari.

On compte 137 occurrences pures de *quomodo* dans les textes de Lucifer de Cagliari. Et l'on constate dans ces emplois le même infléchissement progressif que connaît la grammaire générale :

- Passage ambigu de l'expression du temps à celle de la manière.
- Passage progressif du statut d'adverbe (isolé dans la phrase dont il modifie le sens global) à celui de conjonction (commandant une proposition subordonnée dépendant d'un verbe principal). Il devient donc outil permettant le passage de la parataxe à la syntaxe.
- Passage progressif de l'adverbe interrogatif au relatif indéfini à l'interrogatif direct puis indirect.

En sa qualité d'interrogatif direct total, on constate que l'adverbe n'exige pas de réponse affirmative parce que c'est toujours une interrogation partielle.

- exemple : *Quo modo ego orem ?* De quelle manière devrais-je prier ?
- exemple : *Quo modo edixit ?* De quelle manière est rédigé l'édit ?

Cependant l'emploi de l'adverbe s'élargit et on le rencontre dans l'interrogation figurée ou rhétorique avec cette fois la réponse attendue *non* ou *noli* (*non* ou *je ne veux pas*.) C'est, dès lors, un procédé d'intimidation (*Comment ? Ne crois-tu pas que...*) mais devant un adversaire absent. Un procédé purement oratoire pour marquer qu'on se scandalise.

C'est ainsi que *quomodo* finit par signifier « *n'est-il pas vrai que ?* ». (Ernout note déjà (*opere citato* page 155) que *qui fit ut* se traduit par « *comment se fait-il que ?* ») et se charge d'ironie au point qu'on pourrait aller jusqu'à *Comment se pourrait-il que ?* Interro- exclamative marquant l'étonnement ou l'impossibilité d'adhérer. L'expression sert alors dès l'époque impériale classique (les Julio-Claudiens) :

- de code de courtoisie : manière d'englober autrui dans son propre discours : exemple : après un verbe de pensée à la 2nde personne du singulier – 6 occurrences à l'égard de l'empereur Constance (337- 361) second fils de l'Empereur Constantin. *Comment pourrais-tu penser que...*

- De moyen de pression en montrant l'impossibilité, l'ἀδύνατον, de la thèse adverse : *Comment ? tu conçois que ?*
- D'affirmation d'un irréel si le verbe est à l'imparfait ou au plus que parfait de l'indicatif (*Comment ? Tu n'aurais voulu que...*)
- Mieux encore, atténué par la particule *enim* il renforce la complicité avec l'interlocuteur : *Quomodo enim ...Tu ne vas pas me dire que tu acceptes...*

On n'est donc pas surpris de retrouver l'usage rhétorique malicieux (oserait-on dire « malin » ?) de cette fausse interrogation chez Lucifer. On trouve en effet :

- Au moins 15 occurrences de la formulation ironique d'une évidence. En ce cas l'interrogation *Quomodo* est suivie d'une proposition d'opposition commençant par *cum* (*alors que...*) *Comment se fait-il que... alors même que.... ?*
- Nombre d'occurrences dans le sens de *Est-ce que par hasard* marquant la dénégation (cf Ducrot)
- Signification plus évidente encore dans la forme interrogative négative : *quomodo non ? De quelle manière ... ne pas ? Comment ne pas croire que... Quomodo nihil est ? Comment ? Cela n'existe pas ?* L'interrogation sceptique est alors suivie d'une explicative : *quia, c'est que...* qui nie le présumé.
- L'interrogatif finit par signifier de manière fréquente : *Est-ce que par hasard il n'y aurait pas....* Avec pour réponse attendue *si*, marquant la réprobation.

C- Conclusion :

Si cet emploi ironique est attesté dans la traduction grecque qu'est la *Septante* et dans le texte grec des *Evangiles* par l'emploi équivalent de Πῶς; on notera que cet emploi fait d'autant plus partie de l'art oratoire qu'il exige la tonalité ironique *Comment ? Il n'a pas ? ... Comment ? Cet homme n'a pas peur ?...*

On conclura en montrant comment la littérature de traduction favorise le passage d'une langue à l'autre d'emplois non attestés dans leur grammaire normative initiale. Un usage sporadiquement classique devient ainsi une arme redoutable dans le contexte polémique de Lucifer de Cagliari (apôtre d'une orthodoxie sans faiblesse) et de Constance (enclin à la clémence avec des arguments semblables à ceux d'Auguste.)

Minute méthodologique et pédagogique :

A- Une occasion de donner du relief à un cours de grammaire en hypokhâgne ou en TL par exemple. Montrer que les choix grammaticaux des écrivains se situent toujours par rapport aux normes de la langue et sont, dès qu'ils représentent un écart par rapport à cette norme, les marqueurs d'un effet stylistique à formuler.

B- La question gagnerait à être utilisée en thème pour que la situation ironique puisse être convaincante dans le texte source. On songe au thème traditionnel La Bruyère, *Les Caractères*, « Irène se transporte à grands frais en Epidaure... ». Mais, si l'on voulait introduire une cohérence avec la clôture des journées d'octobre et travailler sur le film *Agora* (cf infra) en prélude à l'étude du *Polyeucte* de Corneille, ne pourrait-on envisager la traduction en thème d'un passage de la grande scène entre Néarque et Polyeucte (I, 1, vers 69-). Ainsi :

Polyeucte : « Pour se donner à Lui **faut-il n'aimer personne ?**

Néarque : Nous pouvons tout aimer : Il le souffre, Il l'ordonne ;

Mais à vous dire tout, ce Seigneur des seigneurs
Veut le premier Amour et les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à Sa grandeur suprême,
Il ne faut rien aimer qu'après Lui, en Lui-même,
Négliger, pour Lui plaire, et femme, et biens et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite,
Qui vous est nécessaire et que je vous souhaite !
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'Etat quand on nous persécute,
Qu'au plus âpres tourments un chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs ?

Polyeucte : Vous ne m'étonnez point : la pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs et n'a point de faiblesse
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort :
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort ;
Et, s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Votre dieu, que je n'ose encore nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant le sien.

Néarque : Hâtez-vous donc de l'être.

Polyeucte : Oui, j'y cours, cher Néarque ;
Je brûle d'en porter la glorieuse marque,
Mais Pauline s'afflige et ne peut consentir,
Tant ce songe la trouble ! à me laisser sortir. »

C- Une occasion de réfléchir à l'avènement des premiers Chrétiens et à leur collusion tantôt facile tantôt difficile avec le pouvoir temporel voire avec la notion même de pouvoir. La difficulté du sujet c'est qu'il est un microcosme (un point grammatical en apparence de détail) et un macrocosme pour son enjeu dans le débat chrétien. La question est bien :

Les premiers Chrétiens se heurtent à la question du pouvoir : César et Dieu (rendre à César ce qui est César et à Dieu ce qui est à Dieu).

Les premiers Chrétiens se heurtent à la question du pouvoir de manière interne : doivent-ils avoir un pouvoir ? Lequel ? Un pouvoir profondément et uniquement spirituel ? mais peut-on oublier le corps, la matière, la réalité, les *realia* ? Un pouvoir à la fois spirituel (directeur de conscience) et temporel (un pouvoir visible, un pouvoir hiérarchisé – séculier-).

Les premiers Chrétiens se heurtent à la question du pouvoir en rivalité avec d'autres religions et/ou sectes très organisées, très hiérarchisées. (culte de Mithra, d'Isis, de Cybèle, de Déméter, d'Orphée, d'Hermès Trismégiste...) mais aux IV-V^e siècles la religion chrétienne elle-même est aux prises avec des sectes parallèles et opposées tandis que la religion juive elle-même connaît diverses sectes et divisions

→ **Ce tableau des contradictions internes de chaque religion devient, dès lors, valable pour lui-même (étude historique de l'époque tardive romaine) mais aussi par analogie à la complexité des problèmes religieux des XVI-XVII-XVIII^e siècles.**